

ouvrages de erving goffman  
aux éditions de minuit

ASILES, Etudes sur la condition sociale des malades mentaux, 1968

LA MISE EN SCÈNE DE LA VIE QUOTIDIENNE, 1973

1. La présentation de soi
2. Les relations en public

LES RITES D'INTERACTION, 1974

STIGMATE, Les usages sociaux des handicaps, 1975

FAÇONS DE PARLER, 1987

erving goffman

## les cadres de l'expérience

traduction d'isaac joseph  
avec michel dartevelle et pascale joseph

ÉCOLE POLYTECHNIQUE  
CENTRE DE RECHERCHE  
EN GESTION  
5, rue Descartes • 75005 PARIS

n° 7742



LES ÉDITIONS DE MINUIT

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES

Titre de l'édition originale  
FRAME ANALYSIS  
*An Essay of the Organization  
of Experience*

## sommaire

1. Introduction .....	9
2. Les cadres primaires .....	30
3. Modes et modalisations .....	49
4. Fabrications .....	93
5. Le cadre théâtral .....	132
6. Problèmes structuraux dans les fabrications .....	160
7. L'activité hors cadre .....	201
8. L'ancrage de l'activité .....	242
9. Défaillances ordinaires .....	294
10. Ruptures de cadre .....	338
11. L'élaboration de l'expérience négative .....	370
12. Les vulnérabilités de l'expérience .....	430
13. Les cadres de la conversation .....	486
14. Conclusions .....	551

© 1974 by Erving Goffman  
© 1991 pour la traduction by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement  
ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français du copyright, 6<sup>ème</sup> rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

ISBN 2-7073-1372-6

## 1. introduction

Les références renvoient à deux ouvrages de l'auteur en américain :

- *Encounters : Two Studies in the Sociology of Interaction* (abrégé : *Encounters*), Indianapolis, The Bobbs-Merrill Company, 1961.
- *Strategic Interaction*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1969, New York, Ballantine Books, 1972.

ainsi qu'aux traductions suivantes en français :

- *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome I, *La présentation de soi* (en abrégé : *Présentation de soi*), Editions de Minuit, 1973.
- *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome II, *Les relations en public* (en abrégé : *Relations en public*), Editions de Minuit, 1973.
- *Les rites d'interaction*, Editions de Minuit, 1974.
- *Stigmaté (Les usages sociaux du handicap)* (en abrégé : *Stigmaté*), Editions de Minuit, 1975.

Une tradition philosophique vénérable voudrait, chers lecteurs, que le monde que vous tenez pour réel ne soit qu'apparence. C'est seulement en prêtant attention aux propos de l'auteur sur la perception, la pensée, le cerveau, le langage, la culture, les nouvelles méthodologies ou les nouvelles forces sociales que vous saurez lever le voile. Certes, ce point de vue donne le beau rôle à celui qui écrit et à ses écrits, et il a quelque chose de pathétique. (Quel meilleur argument pour un livre que d'annoncer qu'il va modifier ce que le lecteur tient pour réel ?) Cette tradition est à l'œuvre dans certaines théories de psychologie sociale et dans la fameuse formule de W.I. Thomas selon laquelle, « si les situations sont définies comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences ». Cette affirmation, littéralement juste, est pourtant fautive dans son interprétation courante. Il est évident que le fait de définir des situations comme réelles a des conséquences, mais celles-ci peuvent n'avoir que peu d'incidence sur le cours des choses. Il arrive qu'une définition inadéquate de la situation n'ait d'autre effet que de laisser planer un léger embarras chez ceux qui s'y sont risqués. Le monde ne se réduit pas à une scène, et le théâtre non plus. Que vous construisiez un théâtre ou une usine aéronautique, il vous faudra prévoir un espace pour garer votre voiture et un autre pour déposer votre manteau, et il vaut mieux que ces espaces soient réels et soient réellement garantis contre le vol. Si toute situation demande à être définie, en règle générale cette définition n'est pas inventée par ceux qui y sont impliqués, même si l'on crédite la société à laquelle ils appartiennent d'un tel pouvoir ; le plus souvent, nous nous contentons de confirmer correctement ce que nous attendons de la situation et nous agissons en conséquence. S'il est vrai que nous nous engageons personnellement pour négocier tel ou tel aspect de l'ordre dans

lequel nous vivons, il n'en demeure pas moins que, une fois que nous y sommes parvenus, nos activités se déroulent mécaniquement, comme si cet ordre avait toujours existé. Par ailleurs, il arrive que nous soyons obligés d'attendre qu'une affaire s'achève pour découvrir ce qui s'est passé et il arrive aussi que nous soyons engagés dans une activité et que nous retardions le plus possible le moment de nous prononcer sur sa nature exacte. Et ce ne sont pas là sans doute les seuls principes d'organisation de la vie sociale. En somme, celle-ci est bien assez équivoque et risible pour qu'on ne cherche pas à la plonger dans l'irréalité.

Quelle que soit la mauvaise réputation attachée à toutes les analyses de la réalité sociale, cet ouvrage se propose malgré tout de l'analyser une fois de plus. J'essaie de perpétuer la tradition inaugurée par le célèbre chapitre de William James, « La perception de la réalité »<sup>1</sup>, publié pour la première fois dans *Mind* en 1869. Plutôt que de s'interroger sur la nature du réel, James procède à un renversement phénoménologique et pose de manière subversive la question suivante : « Dans quelles circonstances pensons-nous que les choses sont réelles ? » Lorsqu'il est question de réalité, ce qui importe, dit-il, c'est la conviction qu'elle entraîne sur sa qualité particulière, conviction qui contraste avec le sentiment que certaines choses sont privées de cette qualité. On peut alors se demander quelles sont les conditions dans lesquelles se produit une telle impression, et cette question est liée à un problème précis qui tient non pas à ce que l'appareil prend en photo mais à l'appareil lui-même.

James traite ce problème en soulignant l'importance de facteurs tels que l'attention sélective, l'engagement personnel et la non-contradiction avec ce que l'on sait par ailleurs. Mais il s'efforce surtout de distinguer les différents « mondes » auxquels notre attention et notre intérêt peuvent accorder tel ou tel statut de réalité, les différents sous-univers possibles, les « ordres d'existence » (pour reprendre une expression d'Aron Gurwitsch) dans lesquels un objet d'une espèce donnée peut avoir son existence propre : le monde des sens, celui des objets scientifiques, celui des vérités philosophiques, celui des mythes

et du surnaturel, celui de la folie, etc. Pour James, chacun de ces sous-univers possède « un style d'existence qui lui est propre »<sup>2</sup>. « Chaque monde est, *le temps que dure notre attention*, réel à sa manière ; simplement, la réalité se dissipe avec l'attention »<sup>3</sup>. Toutefois, après avoir adopté cette position radicale, James se défile en attribuant au monde des sens un statut spécial : ce dernier serait celui auquel nous attribuons le plus de réalité, celui qui emporte notre conviction avec le plus de force, celui qui a la priorité sur les autres mondes<sup>4</sup>. Sur tous ces points, James est d'accord avec Brentano, le maître de Husserl. Il suggère, en bon phénoménologue, qu'il faut faire la différence entre le contenu de ce que nous percevons sur l'instant et le statut de réalité que nous accordons à ce qui est ainsi délimité et mis entre parenthèses<sup>5</sup>.

A l'évidence, l'astuce de James consiste à jouer sur l'ambiguïté du mot « monde » (ou du mot « réalité »). Ce terme ne désigne pas *le* monde, mais l'univers particulier d'un individu donné. Nous verrons qu'en fait il ne s'agit même pas de cela. Il n'y a aucune raison de perpétuer l'usage de ces termes qui prêtent à confusion. James a ouvert une porte, mais le vent s'y est engouffré en même temps que la lumière.

En 1945, Alfred Schutz reprend le même thème dans un article intitulé « A propos des réalités multiples »<sup>6</sup> et sa position

2. *Ibid.*, p. 291.

3. *Ibid.*, p. 293.

4. L'intérêt que James porte au problème de la multiplicité des mondes n'est pas passager. Dans *Varieties of Religious Experience*, New York, Longmans, Green & Co, 1902, il aborde la même question par une voie différente.

5. « Mais qui ne voit pas que, dans une proposition à laquelle on ne croit pas, sujette à caution, interrogative ou conditionnelle, les idées sont combinées de la même manière que dans une proposition dont on est tout à fait convaincu » (James, *Principles of Psychology*, 2, p. 286). Dans *The Field of Consciousness*, Pittsburgh, Duquesne University Press, 1964, Aron Gurwitsch adopte une position similaire à propos de Husserl : « Parmi ces caractéristiques, nous relevons celles des modes de présentation ; telle chose est à tel moment perçue, à tel autre rappelée à la mémoire ou simplement imaginée ; telle chose (le contenu d'une proposition) est affirmée, rejetée, mise en doute, questionnée ou jugée probable » (p. 327).

6. Il paraît pour la première fois dans *Philosophy and Phenomenological Research*, V, 1945, p. 533-576, et est reproduit dans *Collected Papers*, 3 vol., La Haye, Martinus Nijhoff, 1962, 1, p. 207-259. Il en existe une version ultérieure dans « The Stratification of the Life-World », d'Alfred Schutz et Thomas Luckmann, Evanston, III, Northwestern University Press, 1973, p. 21-98. On trouvera une contribution importante aux thèses de Schutz dans le livre de Peter L. Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Méridiens-Klincksieck, 1986.

1. William James, *Principles of Psychology*, vol. 2, New York, Dover Publications, 1950, chap. 21, p. 283-324.

se rapproche étonnamment de celle de James. Il accorde toutefois plus d'attention aux conditions nécessaires pour qu'un domaine de « réalité », pour qu'une « région limitée de signification » se distingue d'une autre. Schutz introduit l'idée intéressante, même si elle n'est pas totalement convaincante, que nous faisons l'expérience d'un type particulier de « choc » lorsque nous passons par exemple subitement du monde des rêves à celui du théâtre :

« Il y a autant d'expériences-chocs qu'il y a de régions de signification auxquelles je peux attribuer une réalité. Par exemple, s'endormir est un choc qui nous propulse dans le monde des rêves ; par exemple encore, la transformation intérieure que nous subissons au théâtre, au lever du rideau, lorsque nous entrons dans le monde de la scène, est un choc ; ou encore le changement radical d'attitude lorsque, face à un tableau, nous limitons notre champ visuel au cadre de ce tableau et signifions ainsi notre entrée dans le monde pictural ; l'embarras et l'éclat de rire qui lui succède devant quelqu'un qui plaisante et qui nous trouve prêts à accepter son univers de fiction comme une réalité à côté de laquelle le monde de la vie quotidienne nous paraît absurde. L'enfant empoignant son jouet comme transition vers le monde ludique, les expériences religieuses dans toute leur richesse — par exemple, l'expérience kierkegaardienne de l'"instant" comme saut dans la sphère religieuse — évoquent le même choc, tout comme la décision du scientifique d'abandonner toute participation émotionnelle aux affaires de "ce monde" pour une attitude contemplative et désintéressée »<sup>7</sup>.

Bien que Schutz accorde comme James un statut privilégié à un domaine, « le monde du travail », il semble plus réservé quant à son caractère objectif :

« Nous parlons de région de signification et non de sous-univers, parce que c'est le sens de notre expérience et non la structure ontologique des objets qui constitue la réalité »<sup>8</sup>.

A l'en croire, nous aurions nous-mêmes priorité sur ce monde.

7. Schutz, *Collected Papers*, 1, p. 231.

8. *Ibid.*, p. 230. Voir également, d'Alfred Schutz, *Reflections on the Problem of Relevance*, Ed. Richard M. Zaner, New Haven, Conn., Yale University Press, 1970, p. 125. Je dois beaucoup à Richard Grathoff sur toutes ces questions.

« Nous verrons que le monde de la vie quotidienne, du sens commun, occupe une place privilégiée parmi les multiples régions de la réalité ; c'est seulement en son sein que la communication avec autrui devient possible. Mais le monde du sens commun est de part en part un monde socio-culturel, et toutes les questions portant sur l'intersubjectivité des relations symboliques y trouvent leur origine, leur raison d'être et leur solution »<sup>9</sup>.

Le fait que par notre corps, et selon son intérêt du moment, nous soyons toujours engagés dans le monde quotidien nous donne une capacité à agir sur ce monde et à en être affectés<sup>10</sup>. Ainsi, au lieu de dire d'un sous-univers qu'il est produit selon certains principes structuraux, on dira qu'il a un certain « style cognitif ».

La sociologie descriptive prit connaissance de l'article de Schutz (et de l'ensemble de ses travaux) par l'intermédiaire d'Harold Garfinkel, qui reprit à son compte la thèse sur les réalités multiples en cherchant — du moins dans ses premières observations — à décrire les règles de production d'un « monde » de tel ou tel type. Il est probable qu'une machine conçue conformément à certaines spécifications serait en mesure de faire émerger la réalité de notre choix. L'attrait conceptuel de cette approche est évident. Un jeu comme les échecs produit un univers qui convient à ceux qui peuvent en suivre le déroulement : une distribution de rôles précis exécutés dans un nombre apparemment illimité de situations différentes. Mais, le jeu d'échecs peut se réduire pour l'essentiel à un petit ensemble de règles et de pratiques interdépendantes. Si l'intelligibilité de l'activité quotidienne dépendait également d'un ensemble fini de règles, leur mise au jour constituerait un moyen décisif pour l'analyse de la vie sociale. Par exemple, et pour aller dans le sens des analyses de Garfinkel, on serait alors en mesure de comprendre que certains actes sont dits déviants parce qu'ils menacent l'intelligibilité de ce qui se passe autour de nous et donc de ce que nous ferons ultérieurement, produisant alors un désordre diffus. Mettre en lumière les règles constitutives du comportement quotidien reviendrait à réaliser l'alchimie du

9. Alfred Schutz, « Symbol, Reality and Society », *Collected Papers*, 1, p. 294.

10. *Ibid.*, p. 242.

sociologue : la transmutation de n'importe quelle séquence d'activité sociale ordinaire en un compte rendu lumineux. Ajoutons que, si nous sommes disposés à suivre James et Schutz lorsqu'ils affirment que le « monde » des rêves n'est pas organisé comme le monde de la vie quotidienne, nous ne sommes pas sûrs de savoir mieux qu'eux combien il existe de ces différents « mondes » et s'il faut considérer la vie ordinaire, celle de l'état de veille, comme un seul et même ordre d'existence régi par des règles, si tant est qu'un tel ordre puisse exister. Force est de constater en outre que la recherche des règles constitutives de l'activité ordinaire n'a pas été couronnée de succès<sup>11</sup>. Ce qui est embarrassant au plan méthodologique, c'est que cette entreprise apparaît comme un jeu interminable auquel n'importe qui peut jouer sans fin. Les joueurs annoncent le plus souvent cinq ou dix règles (j'en ferai autant), mais il n'y a aucune raison de penser qu'on ne pourrait pas en répertorier mille autres. En outre, ceux qui entreprennent ce genre de recherche négligent souvent de préciser qu'ils n'entendent pas tant prendre en considération ce qu'un individu perçoit comme réel que ce qui peut le posséder, l'absorber, l'emporter. Et ils oublient de dire que ce même individu peut très bien prétendre que ce qui se passe là se passe réellement même si ce n'est pas réel. On se retrouve ainsi avec une similitude structurelle entre la vie quotidienne — en espérant savoir ce dont il s'agit — et les multiples « mondes » de simulacres sans pour autant saisir en

11. Les affirmations de Schutz semblent avoir hypnotisé certains chercheurs, qui les considèrent comme définitives plutôt que suggestives. Voici sa version du « style cognitif » de la vie quotidienne : 1) Une tension spécifique de la conscience, la pleine conscience puisant ses racines dans une pleine attention à la vie. 2) Une *epoché* spécifique, la suspension du doute. 3) Une forme répandue de spontanéité, le travail (spontanéité significative, fondée sur un projet et caractérisée par l'intention de promouvoir l'état des choses projeté par des mouvements corporels adaptés au monde extérieur). 4) Une forme spécifique d'expérience de soi (l'expérience du travail étant l'expérience totale). 5) Une forme spécifique de socialité (le monde commun intersubjectif de la communication et de l'action sociale). 6) Une perspective temporelle spécifique (le temps standard puisant ses racines dans une interaction entre la durée et le temps cosmique comme structure temporelle universelle du monde intersubjectif). Telles sont quelques-unes des caractéristiques du style cognitif appartenant à cette région particulière de signification. Tant que nos espérances d'un tel monde — justifiées ou non — participent de ce style, nous pouvons considérer cette région de signification comme réelle, nous pouvons lui conférer un accent de réalité (*ibid.*, p. 230-231).

quoi ce rapport modifierait ce que nous entendons par vie quotidienne.

Ces dernières années, l'approche de James et de Schutz a suscité l'intérêt d'auteurs venant d'horizons très éloignés de la tradition phénoménologique. Pensons aux promoteurs de ce qu'on a appelé le « théâtre de l'absurde », les pièces de Luigi Pirandello en étant la meilleure illustration, ainsi qu'à l'article stimulant de Gregory Bateson, « Une théorie du jeu et du fantasme »<sup>12</sup>. Bateson traite de la distinction entre le sérieux et la plaisanterie et nous invite à considérer l'expérience comme quelque chose de très étonnant, puisque toute activité sérieuse peut servir de modèle à différentes versions non sérieuses de cette même activité ; de sorte qu'il sera impossible, dans certaines circonstances, de distinguer la situation réelle de sa version ludique. (Bateson nous propose également sa définition originale et utile de la notion de « mise entre parenthèses » (*bracketing*), et avance l'idée que tout individu peut intentionnellement provoquer une confusion de cadrage chez ses partenaires ; c'est ici aussi qu'apparaît le terme de « cadre » dans un sens voisin de celui que j'entends lui donner<sup>13</sup>). Il faut citer également les travaux de John Austin ; celui-ci, à la suite de Wittgenstein<sup>14</sup>, soutient que, lorsque nous disons d'une chose qu'elle « arrive réellement », le sens de cette proposition est très complexe : qu'un individu puisse rêver de choses irréelles n'empêche pas qu'on peut dire qu'il est réellement en train de rêver<sup>15</sup>. Je me suis également servi des travaux d'un élève d'Austin, D.S. Schwayder, et de son travail sur *La stratification du comportement*<sup>16</sup>. Entrent également dans ce champ de recherche (pour s'en tenir à ce qui est publié) tout ce qui touche à la supercherie, la duperie, l'erreur et autres effets d'« optique ». De même, les travaux portant sur les « interactions stratégi-

12. *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil, vol. 1, 1977, p. 209-224. Pour un commentaire, William F. Fry, Jr., *Sweet Madness : A Study of Humor*, Palo Alto, Calif., Pacific Books, 1968.

13. Dans le premier chapitre de *Musical Form and Musical Performance*, New York, W.W. Norton & Co., 1968, Edouard T. Cone utilise le terme de « cadre » avec à peu près le sens que Bateson lui donne et suggère certaines directions de recherche similaires, élaborées, il me semble, de manière tout à fait indépendante.

14. Voir Ludwig Wittgenstein, *Investigations philosophiques*, Gallimard, 2<sup>e</sup> partie.

15. Voir *Le langage de la perception*, Armand Colin, 1971, chap. 7, p. 85-100.

16. Londres, Routledge & Kegan Paul, 1965.

ques », notamment l'impact des dissimulations et des révélations sur les définitions de situation. Notons encore l'article de Barney Glaser et d'Anselm Strauss, « Conscience contextuelle et interaction sociale »<sup>17</sup>. Enfin il faut faire état des tentatives, inspirées de la linguistique, pour recourir à la notion de code comme dispositif structurant et capable d'informer les événements qui s'inscrivent dans les limites de son application.

J'ai largement puisé dans tous ces travaux et n'ai d'autre prétention que de les avoir regroupés. Ma perspective est situationnelle, ce qui signifie que je m'intéresse à ce dont un individu est conscient à un moment donné, que ce moment mobilise souvent d'autres individus et qu'il ne se limite pas nécessairement à l'arène co-pilotée de la rencontre de face-à-face. Je fais l'hypothèse qu'en s'intéressant à une situation ordinaire on se pose la question : « Que se passe-t-il ici ? » Que la question soit formulée explicitement dans les moments de doute et de confusion, ou implicitement lorsque les circonstances ne menacent pas nos certitudes, elle est posée et ne trouve de réponse que dans la manière dont nous faisons ce que nous avons à faire. Partant de cette question, nous chercherons tout au long de cet ouvrage à esquisser le cadre général susceptible d'y répondre.

Je dois malgré tout préciser que cette question, « que se passe-t-il ici ? », est fort suspecte. La description d'un événement peut se faire selon différentes mises au point et différentes focales ; elle peut se faire — c'est un problème voisin, mais distinct — en gros plan ou à distance. Mais personne ne dispose d'une théorie permettant de savoir quelle est la focale et la distance qui seront effectivement utilisées. Voilà pourquoi je tiens à m'accorder d'entrée de jeu le droit de choisir arbitrairement mon ouverture et ma visée sans justification particulière<sup>18</sup>.

La perspective pose le même type de problème. Lorsque ceux qui participent à une activité jouent des rôles différents, et cela est fréquent, leurs points de vue sur ce qui se passe ont

17. « Awareness Contexts and Social Interaction », *American Sociological Review*, XXIX, 1964, p. 669-679.

18. Voir l'article d'Emanuel A. Schegloff, « Notes on a Conventional Practice : Formulating Place », dans *Studies in Social Interaction*, sous la direction de David Sudnow, New York, The Free Press, 1972, p. 75-119. On trouve le même argument dans la critique classique du concept de « rôle ».

de grandes chances d'être aussi différents les uns des autres. Ce qui représente un divertissement pour le joueur de golf est un travail pour le caddy. Des intérêts différents engendreront, pour reprendre les termes de Schutz, des pertinences motivationnelles différentes. (Et les variations sont d'autant plus complexes que des perspectives différentes sur les mêmes objets sont susceptibles d'utiliser des ouvertures et des visées différentes.) Certes, il n'est pas rare de voir ceux qui sont confrontés à d'autres points de vue admettre qu'ils ne se réclament d'aucun point de vue officiel ou réel. Les caddies travaillent comme les moniteurs sur les terrains de golf, mais ils savent bien que leur travail est différent, puisqu'ils sont au service de gens en train de jouer. Dans tous les cas, je m'accorde au départ le droit de choisir mon point de vue, mes pertinences motivationnelles, en m'imposant toutefois de le faire de telle sorte que les participants en reconnaissent aisément la validité.

En outre, il ne fait pas de doute qu'un tas de choses différentes peuvent trouver place en même temps dans la plupart des « situations ». Elles peuvent avoir commencé à des moments différents et de manière désynchronisée<sup>19</sup>. La question : « Qu'est-ce donc ce qui se passe ici ? » est donc déjà partielle si l'on prétend qu'elle recevra une réponse unique. Là encore je demande qu'on m'autorise ce parti pris pour le moment.

De même, le fait de parler de la situation « maintenant » (comme on dit : « ce qui se passe ici ») conforte la conviction du lecteur et de l'auteur qu'ils savent clairement et d'un commun accord ce qu'ils doivent entendre par ces termes. Pourtant, la durée que présuppose l'expression « maintenant » (comme l'espace présupposé par « ici ») est très variable d'une circonstance à l'autre et d'un participant à l'autre. Que nous n'éprouvions apparemment aucune difficulté à nous comprendre rapidement ne remet nullement en cause l'intérêt intellectuel qu'il y aurait à analyser la nature de ce consensus apparent et à savoir comment il s'établit. Le fait de parler de ce qui se déroule sous le regard d'un observateur nous donne sans doute

19. Cela est bien décrit par Roger G. Barker dans *Midwest and Its Children*, Evanston, Ill., Row, Peterson & Co., 1964, chap. 7, « Dividing the Behavior Stream », p. 225-273.

une base de discussion plus solide que celle que les sciences sociales nous proposent d'habitude. Reste que cette base est encore chancelante et que nous ne savons toujours pas comment nous parvenons à un semblant d'accord sur la nature de ce « quelque chose » et sur ce qu'implique l'expression « sous le regard ».

Enfin, il est clair que les descriptions rétrospectives d'un « même » événement ou d'une « même » circonstance sociale peuvent diverger considérablement et que le rôle de chacun dans une activité le conduit à se faire sa propre idée de ce type d'activité. Ainsi, on a pu dire que les supporters de deux équipes de football ne vivent pas le même match<sup>20</sup>, ou que ce qui fait qu'une soirée est agréable pour un invité dont on fait grand cas est précisément ce qui la rend insupportable à un autre que l'on a négligé. Nous sommes donc contraints de nous méfier de ceux qui imaginent avec complaisance qu'on peut identifier les participants d'une activité et s'y référer sans difficulté. Un couple qui s'étreint, c'est aussi bien un « homme » qui salue sa « femme » que « John » qui prend soin du maquillage de « Mary ».

Bien qu'importantes, ces questions ne sont pas les seules et ne constituent en rien des préalables à toute investigation. Par conséquent, et c'est une requête supplémentaire, je me permettrai de laisser quelques énoncés en sommeil.

Je me propose, d'une part, d'isoler quelques cadres fondamentaux qui, dans notre société, nous permettent de comprendre les événements et, d'autre part, d'analyser les vulnérabilités particulières de ces cadres de référence. Mon idée de départ est la suivante : une chose qui dans certaines circonstances peut se présenter comme la réalité peut en fait être une plaisanterie, un rêve, un accident, un malentendu, une illusion, une représentation théâtrale, etc. J'aimerais attirer l'attention sur le sens des circonstances et sur ce qui le soumet à des relectures multiples.

Présentons d'abord les notions élémentaires dont nous aurons besoin. Cette présentation est abstraite et je crains qu'au

20. La thèse a été soutenue, de manière peut-être exagérée, dans un article déjà ancien d'Albert H. Hastorf et Hadley Cantril, « They Saw a Game : A Case Study », *Journal of Abnormal and Social Psychology*, XLIX, 1954, p. 129-234.

regard des normes de la philosophie contemporaine elle soit fort rudimentaire. Mais le lecteur doit m'accorder provisoirement le bénéfice du doute. Nous pourrions alors aborder ensemble d'autres sujets à mes yeux moins discutables.

Nous utiliserons le terme de « séquence » (*strip*) pour désigner une activité en cours, incluant ici des actions réelles ou fictives, envisagées du point de vue de ceux qui y sont subjectivement engagés. Le terme n'entend pas refléter le découpage spontané qu'opèrent les individus enquêtés ou le découpage analytique des enquêteurs, mais désigne simplement un ensemble d'occurrences — quel que soit leur statut de réalité — auquel on souhaite porter attention pour les besoins de l'analyse.

Nous nous servirons abondamment du terme de « cadre » tel que l'entend Bateson. Je soutiens que toute définition de situation est construite selon des principes d'organisation qui structurent les événements — du moins ceux qui ont un caractère social — et notre propre engagement subjectif. Le terme de « cadre » désigne ces éléments de base. L'expression « analyse de cadres » est, de ce point de vue, un mot d'ordre pour l'étude de l'organisation de l'expérience.

Lorsqu'on aborde des sujets classiques, il est normal de développer les concepts et les thèmes selon une certaine logique. Celle-ci veut que ce qui s'énonce à un moment donné ne peut dépendre de ce qui suit et que les termes introduits en un point du raisonnement seront mis en œuvre par la suite. L'écrivain se plaint souvent de ce qu'une présentation linéaire fasse violence à un processus qui, en fait, est circulaire et demanderait en toute logique que les termes soient introduits simultanément. Quant au lecteur, il se plaindrait plutôt de ce que des concepts longuement développés à tel moment ne soient plus guère utilisés ensuite. Pour l'analyse de cadres, une présentation linéaire et l'abandon des termes antérieurement définis ne sont pas très gênants. Le problème est ailleurs : l'introduction d'un terme qu'on juge indispensable lui accorde rapidement trop d'importance, dans la mesure où il ne sert pas seulement au propos du moment mais renvoie également à ce qui a déjà été dit. Ainsi à chaque étape le propos se surcharge un peu plus, et au bout du compte on n'avance plus, empêtré qu'on est dans les relectures. Le procédé n'est pas sans évoquer d'horribles rengaines, comme si l'analyse de cadres nous obligeait sans cesse

à rappeler toutes les parties du corps de l'alouette, gentille alouette, qu'on est en train de plumer.

Les discussions autour de la notion de cadre nous conduisent inévitablement à interroger le statut de la discussion elle-même, puisque les termes qui s'appliquent à l'objet de l'analyse doivent pouvoir s'appliquer également à l'analyse. Je reprends à mon compte l'opinion courante selon laquelle le langage et l'écriture ordinaires sont suffisamment flexibles pour nous permettre d'exprimer ce que nous souhaitons exprimer<sup>21</sup>. Je fais par conséquent mienne cette proposition de Carnap :

« Les phrases, définitions et règles de la syntaxe d'une langue ont à voir avec les formes de cette langue. Mais quelles doivent être les caractéristiques de ces phrases, définitions et règles elles-mêmes si l'on veut qu'elles soient correctement exprimées ? Une métalangue est-elle nécessaire ? Et une troisième langue pour en expliquer la syntaxe, et ainsi de suite à l'infini ? Ou bien est-il possible de formuler la syntaxe d'une langue dans cette même langue ? Dans ce cas, il faudra craindre aussitôt que, du fait de certaines définitions réflexives, ne se fassent jour des contradictions du type de celles qu'on rencontre dans la théorie des agrégats transfinis de Cantor et dans la logique prussellienne. Nous verrons qu'il est possible, sans risque de contradictions ou d'antinomies, et avec toute la richesse en moyens d'expression qu'elle met à notre disposition, d'exprimer la syntaxe d'une langue dans cette même langue »<sup>22</sup>.

Par conséquent, même si notre objectif est de mettre à l'épreuve l'usage que les humanités et les sciences non exactes font des « exemples », des « illustrations », des « cas », et si nous voulons ainsi mettre au jour les théories communes d'administration de la preuve qui sont au principe de ces procédés, nous devons pouvoir également recourir à des exemples et à des illustrations sans que l'analyse en soit biaisée pour autant.

En abordant le problème de la réflexivité et l'idée que le langage ordinaire constitue une ressource parfaitement adaptée pour en discuter, mon intention n'est nullement de soutenir que

21. Wovon man nicht sprechen kann, ist nicht der satz, « Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen » (Ce dont on ne peut pas parler, ce n'est pas de la phrase « Ce dont on ne peut pas parler, il faut le taire »).

22. Rudolf Carnap, *The Logical Syntax of Language*, Londres, Kegan Paul, Trench, Trubner & Co., 1937, p. 3.

ces questions linguistiques constituent le préalable à tout autre questionnement. Une méthodologie qui se voudrait pleinement et constamment travaillée par la seule réflexivité n'aurait pour effets que d'écarter tous les autres objets d'étude ou d'analyse et de déplacer ainsi les champs d'investigation au lieu d'y contribuer. J'utiliserai donc des guillemets pour indiquer qu'un mot a un sens particulier, sans m'attarder systématiquement sur le fait que ce procédé est abondamment utilisé et de manières différentes<sup>23</sup>, que ces différences renvoient à l'utilisation de cadres différents et que cet usage ne saurait se concevoir sans la conviction que le contexte nous permet, à mes lecteurs et à moi, de lui attribuer le même sens, même si aucun de nous ne saurait dire pourquoi. Il en est de même pour l'exigence de vigilance que nous suggèrent les philosophies du langage ordinaire. Je suis parfaitement conscient du sort que le terme clé de « réel » a subi depuis Wittgenstein, je sais qu'il comporte une multitude de significations différentes, mais je pars du principe que la prudence peut nous amener à comprendre peu à peu les thèmes de base qui donnent forme à cette diversité, elle-même rendue visible grâce à ladite prudence. Et je prétends également que ce que nous tenons pour acquis sous ce terme de « réel » peut sans risque n'être explicité qu'au moment où l'on juge nécessaire de prêter attention à ce que l'on fait.

Autre avertissement. Il y a de bonnes raisons de douter du type d'analyse qui va suivre. Je le ferais moi-même si je n'en étais pas l'auteur. C'est une analyse trop livresque, trop générale, trop étrangère à un travail de terrain pour être autre chose qu'une construction intellectuelle de plus. En outre, comme on pourra le constater tout au long de ce travail, il y a sans doute

23. I.A. Richards en donne une version dans le livre *How to Read a Page*, New York, W.W. Norton & Co., 1942 : « Nous savons tous plus ou moins que les guillemets servent à différentes choses : 1) Ils peuvent montrer simplement que nous faisons une citation et où en est le début et la fin. 2) Quelquefois, ils signifient que le ou les mots entre guillemets sont d'une certaine manière sujets à caution, et doivent être pris dans un sens bien particulier. 3) D'autres fois, ils indiquent que ce qui est cité n'a pas de sens ou que la chose qu'ils servent à désigner n'a rien de réel. 4) Ils indiquent parfois que les mots sont employés de manière incorrecte. Les guillemets sont alors l'équivalent de "soi-disant". 5) Ou bien ils indiquent que nous parlons de mots détachés de leur signification : "is" et "at" sont plus courts que "above", la signification de "chien" est la même que celle de "dog", etc. Mais il en existe encore beaucoup d'autres usages » (p. 66).

des problèmes qui ne seront pas traités correctement dans les limites des argumentations proposées. (Je crée un ensemble de termes, certains « fondamentaux », tout en sachant que d'autres que moi en ont créé autant et sans succès depuis fort longtemps.) Néanmoins, il me semble qu'il se passe dans ce monde des choses qui appellent ce type d'analyse ; dès lors, même si cela signifie que d'autres problèmes seront mal maîtrisés, nous ne pouvons faire autrement que de tenter d'esquisser le cadre général qui permette de mener à bien ce travail.

Je voudrais encore renoncer à un droit. Ce livre traite de l'organisation de l'expérience — ce qu'un acteur individuel peut abriter dans son esprit — et non de l'organisation de la société. Mon intention n'est nullement d'aborder les objets centraux de la sociologie, l'organisation sociale et la structure sociale. Ces problèmes ont déjà été étudiés et continuent de l'être sans qu'il soit fait appel à la notion de cadre. Je ne m'occupe pas de la structure de la vie sociale, mais de la structure de l'expérience individuelle de la vie sociale. Je donne personnellement la priorité à la société et considère les engagements d'un individu comme secondaires : ce travail ne traite donc que de ce qui est secondaire. Il est suffisamment vulnérable dans le champ qu'il s'autorise pour qu'on ne lui fasse pas grief de ne pas aborder ce qu'il ne prétend pas explorer. On peut certes soutenir que l'étude de l'expérience personnelle — avec toutes les conséquences que comporte le fait de considérer avec une égale attention tout ce qui est momentanément significatif pour un individu — procède d'une perspective qui a des implications politiques claires et, plus précisément, conservatrices. Loin d'aborder les différences entre classes favorisées et classes défavorisées, cette analyse semble s'écarter définitivement de ce type de questions. Je l'admets. Mais j'ajouterai que celui qui voudrait lutter contre l'aliénation et éveiller les gens à leurs véritables intérêts aura fort à faire, car le sommeil est profond. Mon intention ici n'est pas de leur chanter une berceuse, mais seulement d'entrer sur la pointe des pieds et d'observer comment ils ronflent.

Pour terminer, quelques mots sur les données utilisées. On notera d'abord qu'on retrouve ici des sujets que j'ai déjà abordés dans d'autres livres : les phénomènes de supercherie, de duperie, d'escroquerie, les représentations de divers types, etc. Les notes en bas de page, tout comme les reprises de textes

antérieurs, sont nombreuses<sup>24</sup>. Je dirai que je m'efforce ici d'ordonner mes pensées sur ces sujets et de trouver une formulation générale. Ceci est une excuse.

Il faut noter aussi que j'utilise un grand nombre d'anecdotes tirées de la presse et de biographies destinées au grand public<sup>25</sup>. On pourrait difficilement trouver des données ayant apparemment aussi peu de valeur. Un événement devient une nouvelle non pas parce qu'il est typique ou représentatif mais au contraire parce qu'il est extraordinaire et qu'il a subi la violence routinière d'un rédacteur, aussi honorable soit-il. Le choix des histoires qu'on nous rapporte, tout comme la manière de les rapporter, est précédé et déterminé par notre compréhension du monde. Les histoires à sensation illustrent de manière caricaturale l'intérêt porté à ce qui est extraordinaire et se caractérisent par leur unité, leur cohérence, leur caractère significatif, choses qu'on est loin de trouver dans la vie de tous les jours. Chaque histoire est la rencontre d'un *experimentum crucis* et d'un spectacle. La forme de ces événements relatés répond tout à fait à ce que nous en attendons : non pas des faits, mais des typifications. Leur récit montre combien notre intelligence conventionnelle a le pouvoir de faire face à ce qu'il y a de bizarre dans la vie sociale, aux limites extrêmes de l'expérience. En conséquence, ce qui semble menacer l'intelligibilité du monde se révèle n'être qu'un dispositif ingénieux pour la protéger. Nous semons ces histoires à tout vent ; en retour, elles protègent la stabilité de l'univers et la nôtre. Les anecdotes que je présente ne sont généralement pas des preuves ou des témoignages, mais des vignettes descriptives, des cadrages fictifs qui sont autant de célébrations, travaillées par toutes les libertés qu'a pu prendre leur narrateur, de nos convictions sur la marche du monde. Ce qui a été introduit dans ces légendes, c'est précisément ce que je voulais en extraire.

Ces données comportent une faiblesse supplémentaire : je les ai sélectionnées au fil des ans au petit bonheur la chance, selon des critères qui demeurent mystérieux, qui ont évolué avec le temps et que je ne pourrais même pas retrouver si je le voulais.

24. La liste des ouvrages dont je reprends des éléments figure p. 8.

25. On trouvera une analyse des entrefilets, ainsi qu'une description des hardiesses littéraires, dans l'article de Roland Barthes, « Structures du fait divers », *Essais critiques*, Seuil, Paris, 1964, p. 188-197.

Ici aussi on a affaire à une caricature d'échantillonnage systématique.

Aux coupures de presse il faut ajouter une autre source de données tout aussi discutables. Mon objet d'étude étant l'organisation de l'expérience, réelle ou fictive, j'ai recours aux dessins animés, aux bandes dessinées, au roman, au cinéma et au théâtre. Ces données comportent les mêmes biais que ceux dont il a été question à propos des nouvelles à sensation. Mais je suis obligé d'emprunter des matériaux aux écrivains venant d'autres horizons, qu'il s'agisse de la critique littéraire ou théâtrale, de la culture « savante » ou de ce type de journalisme sociologique qui s'efforce de comprendre notre société à travers les expériences par procuration qu'on nous propose quotidiennement. Aussi, ce qui sera dit de ces matériaux aura déjà été dit maintes fois et mieux par des écrivains à la mode. S'il faut que je m'excuse de cette manière effrontée de puiser dans un domaine réservé, je dirais que mon intérêt à quelque chose de très particulier. En effet, je n'établis aucune hiérarchie de valeur entre un bon et un mauvais roman, entre une pièce contemporaine et un drame antique, entre une bande dessinée et un opéra. Tous sont également utiles pour mettre au jour les caractéristiques d'un segment d'expérience. Si je me sers aussi bien des œuvres classiques et célèbres que des œuvres mineures d'aujourd'hui, ce n'est pas parce que je pense qu'elles ont, chacune dans leur genre propre, une quelconque valeur culturelle. Les critiques et les commentateurs se réfèrent aux classiques d'un genre pour déceler l'importance de telle ou telle œuvre et sa nature d'œuvre d'art. Je me sers maladroitement des mêmes matériaux tout simplement parce qu'on a là quelque chose de facilement disponible, une sorte de fonds commun de l'expérience familière que l'auteur partage avec ses lecteurs.

\*

Voilà pour l'introduction. Le genre veut que l'auteur s'y efforce de poser les limites de son propos. Les exposés, excuses et justifications permettent de recadrer ce qui va suivre, de faire le partage entre les insuffisances de ce qu'il écrit et ses propres déficiences. Il espère ainsi être un peu mieux protégé qu'il ne

le serait sans cela<sup>26</sup>. Ce type de travail rituel peut certainement permettre à un passant pressé de se dégager lorsqu'il vient de déranger un inconnu. Mais ces efforts sont assurément empreints d'un optimisme excessif lorsqu'ils visent à transformer la lecture d'un gros livre. (L'optimisme est encore plus exagéré lorsqu'il s'agit de rédiger une préface pour la seconde édition d'un livre déjà préfacé : il faut dans ce cas refondre une seconde distribution.)

\*

26. On se reportera à un article de Jacob Brackman intitulé « The Put-On », *The New Yorker*, 24 juin 1967, p. 34-73. Dans l'introduction à l'édition de poche, il écrit : « Remettre à jour. Si "remettre à jour" cet essai signifie raconter davantage de blagues en vogue, remplacer les interprètes disparus, expliquer comment on est arrivé à ce qu'il y ait des boutiques de farces, des jeux de télévision, des éditeurs qui s'écrient : "Voici le roman qui vous fait vous demander : Est-ce que l'auteur me joue une farce ?" et des milliers de publicités rigolotes qui semblent vous dire : "Je sais que vous savez que j'essaie de vous vendre. Laissez-nous, vous et moi, nous enticher de ce produit." Si je devais me remettre à jour de cette manière, avec quelques commentaires sur le mariage de Tiny Tim, les films de Paul Morrissey, la mort de Paul McCartney, je crois que le livre commencerait alors à puer le frelaté. (...) Je crois qu'il faut qu'un livre reste ce qu'il est — pas nécessairement du point de vue syntaxique, mais dans les limites de la conscience qui l'a nourri —, un fragment de l'histoire culturelle. Son actualité a pu être l'affaire de quelques mois ou de quelques jours ; qui va chicaner et le trouver trop court ? Lorsque la vision est consommée, mise à l'abri et incorporée, l'instant — à la fois plein et fugitif — est perdu pour toujours. Il ne nous reste alors que des comptes rendus "remis à jour", grotesquement remis sur pied, dépréciés et rafraîchis comme ces coupes de cheveux qui semblent exprimer toute la rage d'une époque. Si je devais faire ce livre aujourd'hui (ce qui serait impossible), rien, ou presque, ne serait pareil. Des choses qu'on rencontre dans le monde et sur lesquelles on peut essayer d'écrire, la sensibilité est peut-être la plus fugitive. Si je ne veux pas écrire ce nouveau livre maintenant, comment pourrais-je revenir sur mes pas et toucher à l'ancien ? » (*The Put-On*, New York, Batam Books, 1972, p. 10-11). Brackman dit aussi que certains objets qui ont un intérêt culturel sur le moment se démodent rapidement et qu'il en va forcément de même avec ce qu'on peut écrire à leur propos. Il suggère d'autre part que l'objet de ses textes est d'abord de révéler ce qui n'est pas encore apprécié de manière tout à fait consciente, et que leur réédition quelque temps après apparaîtra forcément éculée. Je crois qu'il y a du vrai dans tout cela et que cela décrit bien les aléas de cette littérature où l'on constate inévitablement que l'intérêt du lecteur dérive, pour partie, de l'intérêt actuel qui y est porté. Cette part s'amenuise assez rapidement, l'écrivain prenant alors conscience qu'il a écrit quelque chose qui n'est plus digne d'intérêt. En fait, tout faiseur de blagues a rencontré ce problème, la blague du jour étant éculée le lendemain. Mais, si l'on considère ce que Brackman s'est cru obligé de dire à l'occasion de la réimpression de son livre, force est de convenir que son introduction, comme toute introduction, opère le travail de cadrage qui permet de distinguer le producteur de son produit, et qui consiste ici à dire que son livre était l'expression de sa sensibilité d'alors, qui n'est plus celle d'aujourd'hui.

Mais qu'en est-il des commentaires sur les préfaces ? Que deviennent l'auteur et le lecteur (ou le locuteur et son auditoire) dans une telle entreprise ? Ce type de discussion va-t-il à l'encontre de la tendance des lecteurs à négliger ou à critiquer l'acte de préfacier ? Et s'il s'avère que la préface est empreinte de mauvaise foi, conçue dès le début pour illustrer l'usage qu'on en fera plus tard ? Le lecteur la recadrera-t-il rétrospectivement pour y voir non pas une préface mais une illustration factice de ce qu'est une préface ? Et que se passe-t-il si l'auteur reconnaît sans conviction qu'il l'a écrite de mauvaise foi, laissant ainsi penser qu'il en a pris conscience après coup ?

\*

Et ce dernier commentaire m'excuse-t-il en quoi que ce soit d'avoir été à ce point naïf et transparent dans mon commentaire sur les préfaces ? On veut bien excuser l'auteur d'un ouvrage sur les blagues de la médiocrité de celles qu'il a choisies, mais on accepte moins la médiocrité de son analyse. Un romancier qui aujourd'hui interpellerait le lecteur en écrivant au milieu de son livre : « Cher lecteur, si tu es arrivé jusqu'ici, tu sais que je déteste ce personnage » ne parviendra sûrement pas à changer l'image de celui-ci. Mais que se passera-t-il s'il écrit qu'il aimerait bien réussir à nous convaincre tout en sachant qu'il n'y parviendra pas ?

\*

Et qu'en est-il des discussions sur la naïveté et les évidences ? Un mot mal orthographié permettra sans doute à son auteur d'illustrer à merveille ce qu'est une faute d'orthographe et de l'analyser comme telle. Mais un écrivain peut-il écrire de manière prétentieuse et affirmer ensuite qu'il voulait montrer en quoi consiste le mauvais style et le manque de raffinement ? Doit-il montrer — et, si tel est le cas, de quelle manière ? — que son affirmation est autre chose qu'un rattrapage des insuffisances irrattrapables de son travail ?

\*

Et si j'avais dit dès les premières pages, après avoir remercié les collègues qui m'ont aidé : « Richard C. Jeffrey, par contre, ne m'a pas aidé » ? Si dans cette introduction j'avais ajouté qu'en réalité je ne me souciais que de plaisanter et de relever le fait que les remerciements obéissent à une règle tacite ? Certains pourraient alors estimer que mon explication sonne faux, qu'en réalité c'est une tentative pour dire de manière détournée que j'ai essayé d'être spirituel, ou l'aveu que j'ai attiré le lecteur dans un traquenard par des énoncés dont la raison d'être ne se découvrirait qu'ultérieurement. Mais si, comme c'est le cas, tout tient dans une question posée dans une partie de l'introduction consacrée à la question des introductions et qui n'a donc pas la simplicité qu'on attribue habituellement aux introductions simples et directes, qu'en est-il alors ?

Et, après tout, est-ce que je peux faire comprendre que Richard C. Jeffrey ne m'a réellement pas aidé ? Cette phrase s'en charge-t-elle ? Si tel est le cas, que se serait-il passé si j'avais utilisé un conditionnel comme dans « Et, après tout cela, pourrais-je faire comprendre... » ? Et si ce dernier commentaire faisait alors d'une affirmation un exemple et jetais à nouveau un doute sur le comportement de Richard C. Jeffrey ?

\*

Et, s'il est question de préface, de commentaires sur cette préface et des commentaires sur ces commentaires, qu'en est-il des astérisques qui séparent les différentes parties de cette discussion ? Et, s'il n'y avait pas de fautes d'orthographe, cette dernière question aurait-elle ébranlé ces procédés de cadrage, et ceux-là mêmes qui joignent dans la même parenthèse cette phrase avec la précédente ?

\*

Et si j'avais dit plus haut : « Qu'en est-il des \* qui séparent les différentes parties ? » S'agit-il d'un usage correct des caractères d'imprimerie et pourrait-on en tirer une règle simple ? Etant donné les pertinences motivationnelles des spécialistes du bon usage des caractères, un livre qui y serait consacré pourrait parfaitement traiter des caractères en les illustrant seulement

par des caractères sans chercher à donner un sens à ce qui est écrit. De la même manière, un livre de géographie peut fort bien passer des mots aux cartes. Mais, lorsque un auteur de romans policiers décrit son héros en train de découvrir un message codé sur un morceau de papier déchiré et qu'il montre ensuite celui-ci au lecteur en l'insérant dans son texte comme si c'était une carte dans un livre de géographie, le lecteur ayant alors sous les yeux à la fois le papier déchiré et le message, on est en droit de se demander ce que l'auteur sollicite comme passage à un cadre non fictionnel et si, ce faisant, il n'outrepasse pas un peu ses droits. Lorsqu'un anthropologue écrit à propos du rôle de la métaphore (en se référant tout spécialement au monde animal) : « Evidemment, on éprouve toujours un peu d'embaras à introduire le concept de métaphore dans les sciences sociales, peut-être parce qu'il y a là, estime-t-on, quelque chose de léger et de nébuleux »<sup>27</sup>, il se montre sans contexte astucieux. De même, quand j'essaie de ruser dans les préfaces, est-ce la même chose que d'écrire sur les tours que l'on fait avec les préfaces (ce qui n'a pas besoin de trouver place au début d'une étude) ? Ne s'agit-il pas là de la différence entre faire quelque chose et écrire sur ce qu'on fait ? Et si je m'attache à toutes ces questions, suis-je en droit d'utiliser mon propre texte (« et si j'avais dit plus haut : "Qu'en est-il des \* qui séparent les différentes parties" ; serait-ce... ») comme illustration ? Et, dans cette dernière phrase, ne doit-on pas hésiter à utiliser des astérisques qui ont disparu ? Après tout, un usage contestable qu'on cite comme exemple ne cesse-t-il pas d'être quelque chose dont la publication est contestable ?

\*

Et si je voulais faire un commentaire sur l'avant-dernière phrase, celle qui contient encore une citation entre parenthèses, et des astérisques sujets à caution, pourrais-je véritablement utiliser *cette* phrase, c'est-à-dire utiliser les marques de ponctuation qui sont apparemment nécessaires tout en permettant au

<sup>27</sup>. James W. Fernandez, « Persuasions and Performances : Of the Beast in Every Body... And the Metaphors of Everyman », *Daedalus*, hiver 1972, p. 41.

lecteur de comprendre aisément la nature et l'objet du propos ? Aurait-on atteint les limites de ce qu'on pourrait faire avec des caractères d'imprimerie ?

Voilà ce qu'on pourrait dire de l'analyse des cadres.